

Bruno Latour (France, 1947)

Le penseur français vivant le plus lu dans le monde en appelle à une refonte des principes de notre modernité.

Il y a encore quinze ans, Bruno Latour était quasi inconnu chez nous. L'agence canadienne de bibliométrie Thomson-Reuters le désignait pourtant déjà comme

l'auteur en sciences sociales français vivant le plus cité dans le monde. Ce décalage a généré un biais dans sa réception. On l'amalgame aujourd'hui, du fait qu'il a repris dans ses derniers livres la célèbre « hypothèse

Gaïa » de James Lovelock, à la notion d'« anthropocène », soit à l'idée qu'avec l'industrialisation explosive de la planète, la nature se distinguant de plus en plus difficilement de nos créations, nous avons basculé dans une ère géologique hybride, indissociablement humaine et « non humaine ». Il ne saurait dès lors plus être question, selon lui, de tenter de restaurer une nature qui n'existe plus, mais de bâtir une « maison commune » articulante entre elles les entités présentes sur Terre, les humains (nous) et les non-humains. D'où son idée d'un « parlement des choses » où les hommes, leurs artefacts, la faune, la flore, les sols, les minéraux, seraient représentés à parts égales pour défendre leurs droits. Cette métaphore donne un nouveau contenu et une direction nouvelle à l'action écologique.

L'œuvre de Bruno Latour va cependant bien au-delà de cette proposition déroutante. Issu d'une famille de négociants en vin de Beaune, ce philosophe spécialiste au départ de Péguy a d'abord été un des pionniers des *science studies*, avec sa première enquête de terrain « ethnographique », écrite en

anglais, auprès du laboratoire des prix Nobel de physiologie Guillemin et Schally au Salk Institute de San Diego (Californie). Il a ensuite retracé l'histoire de la découverte (ou plutôt, dit-il, de l'« invention ») par Pasteur des microbes. Il s'est penché sur la technique avec l'analyse du projet (abandonné) du métro Aramis. Il a disséqué le

« Un «parlement des choses» où les hommes et leurs artefacts, la flore et la faune seraient représentés à parts égales pour défendre leurs droits. »

langage du droit en partant d'un examen empirique des décisions du Conseil d'État. Et il a aussi écrit sur les croyances, la religion, etc.

Le fil qui réunit ces études a longtemps manqué. Bruno Latour l'a délivré en partie dans *Nous n'avons jamais été modernes* (1991, traduit en trente langues), puis, de façon systématique, dans sa monumentale *Enquête sur les modes d'existence* parue en 2012. Son objectif? Procéder à une

clarification critique de ce qu'il appelle notre « Constitution moderne », soit ce récit idéologique que nous faisons de notre marche vers la « modernité » et le progrès, mais qui se situe aux antipodes de notre pratique. Nous séparons en théorie les faits et les valeurs, les sujets conscients (nous) et les objets inertes, la « Science » et la société; mais nous multiplions les hybrides humains/non-humains, nous mêlons la science à la politique et à la religion, bref, nous confondons tout. Il entend donc reformuler ce que nous sommes et faisons *réellement*.

De ce projet, qui n'est pas sans lien avec ceux de l'ethnologue Philippe Descola et de l'épistémologue Isabelle Stengers, il découle la perspective d'une refonte indispensable de nos concepts de base ainsi que d'un réaménagement

profond des frontières abusives que nous dressons entre les disciplines. Le sociologue partisan d'une « anthropologie symétrique », appliquant à nos sociétés les méthodes que nous utilisons pour étudier lesdits « primitifs », est ainsi devenu un des métaphysiciens possibles de notre monde à venir. Une stature qui explique qu'il ait reçu en 2013 le prestigieux prix norvégien Holberg, donné pour le « Nobel des sciences humaines ». **P. B.**

Bâtir une « maison commune » dans laquelle humains et non-humains cohabitent à égalité.

